

# Conte médiéval I

C'était il y a longtemps, longtemps, vingt années avaient passé depuis l'an mille, l'année de la grande peur ! En ces temps-là, il n'y avait encore point de cathédrales. Le pays travaillait dur, mais un grand nombre de produits venaient de chez les Mongols, où de grands ateliers de tisserands produisaient des étoffes, que l'on transportait en Arabie où les Sarrasins en faisaient des chemises et des braies. Les marchandises étaient portées pendant des mois par de longues caravanes de dromadaires qui traversaient les steppes désolées de l'Asie centrale. Ces produits étaient souvent de piètre qualité, mais les Mongols répondaient qu'il ne fallait pas chinoiser pour si peu. Des carrioles aussi étaient fabriquées dans l'Empire du Milieu, puis transportées sur les mers par d'énormes vaisseaux. Au royaume des Francs, le travail se faisait rare...

Des marchands annoncèrent un jour qu'en ces contrées d'Asie, une étrange maladie était apparue. Partie d'un marché aux poissons, où l'on vendait aussi des souris volantes et des pangolins, des milliers de paysans étaient atteints par cette fièvre sournoise qui les couchait les uns après les autres. Certains en mouraient et il y avait tant de malades que l'empereur ordonna de construire promptement de nouveaux hôpices pour les accueillir. Le mal se répandait et anéantissait tout le monde sur son passage, les gueux comme les seigneurs. Les Mongols disaient qu'un dragon aussi monstrueux qu'invisible avait envahi cités et villages et qu'il dévorait ceux qui osaient s'aventurer dehors. Il n'y eut bientôt plus personne dans les rizières, chacun restant en son logis pour se protéger de cette fureur céleste.

Des Francs qui avaient émigré pour faire commerce en ces lointaines contrées appelèrent bientôt à l'aide. Ils voulaient tous rentrer en leur royaume pour fuir ce funeste mal. Mais l'aéroplane n'ayant pas encore été inventé, il leur faudrait voguer longtemps sur les mers. Leur Roy les entendit et manda de preux chevaliers les quérir en cet empire maudit. Bientôt, des vaisseaux se mirent en marche sur les mers, et des milliers de Francs prirent le chemin du retour. Mais quand ils arrivèrent, d'aucuns ne voulaient point approcher ces manants qui, disaient-ils, portaient en leur corps toutes les fureurs du ciel. On les parqua donc en quelques chaumières à l'écart, protégeant ainsi le bon peuple. Cependant, par-delà les montagnes, le mal rôdait déjà dans les contrées voisines. Les Lombards, qui commerçaient fortement avec les Mongols, car fort friands de pâtes et nouilles chinoises, furent les premiers touchés et la mort se répandait dans les bourgades avec une fulgurante rapidité. Puis ce fut la cité des Doges et le Piémont qui furent atteints.

Chez les Francs, c'était la saison où le peuple devait désigner ses échevins. Certains disaient qu'il fallait reporter ce scrutin à plus tard, car tous ces gens qui se rendraient à la maison commune allaient pour sûr se contaminer les uns les autres ! Mais le Roy et son grand chambellan en décidèrent autrement : il fallait que cette votation se fasse, car la reporter aurait bien compliqué l'institution. Il suffisait de prendre distance, de se masquer le minois et de se laver promptement les mains avec quelque onguent, avait-on dit !

A l'est du royaume, en Basse Alsace, une assemblée qui réunissait de pieux voyageurs du royaume et d'autres provinces propagea ce feu du ciel. Des centaines, puis des milliers de personnes tombèrent malades et on les entendait tousser, accablés par la fièvre, sans pouvoir les guérir car nulle drogue ne les soulageait. En repartant en leurs contrées, certains d'entre eux répandirent le mal dans tout le royaume et même au-delà. De longues files de charrettes emmenaient les malades vers les hospices qui ne savaient que faire de tous ces malheureux. Parfois, il y en avait tant qu'il fallait les porter en d'autres provinces du royaume.

Le Roy et ses ministres décidèrent alors que chacun devait rester en sa chaumière, que les écoles seraient closes, que toutes les échoppes, hostels et tavernes fermeraient leurs portes. Les potiers et les ferronniers ne pourraient plus exercer leur noble métier. Seuls les fours banaux et les marchands de victuailles pourraient continuer à servir la population. Le Roy promit de réduire la corvée, la taille et la gabelle et d'indemniser tous ceux qui souffriraient en leur accordant moult piécettes d'or. Il exigea aussi que chaque sujet qui sortait de son logis ne puisse s'éloigner de plus d'un quart de lieue et qu'il note sur un parchemin le lieu où il se rendait. Mais en ces temps, peu de gens savaient écrire.

Il fut décrété que les tournois de chevalerie et les spectacles des saltimbanques, bardes et autres ménestrels seraient désormais interdits. Les chevaliers du Roy barraient les rues, contrôlaient le petit peuple et punissaient les contrevenants qui devaient sur le champ bourse délier. Quelques bourgeois bohèmes de la capitale avaient pris leurs dispositions : ils avaient fait atteler les meilleurs destriers à leurs carrosses et, par les chemins les plus divers, parcourant nuitamment campagnes et forêts, ils tentaient de rejoindre leurs castels de province. Les plus érudits auraient bien cherché leur chemin sur Google, mais les carrosses en ces temps-là n'étaient point encore équipés du wifi. « Nous y serons plus libres, disaient-ils, plutôt que cette confinement à Paris, auprès de tous ces gueux qui pour sûr nous contamineraient ». En nos belles provinces, grâce aux fermiers de leurs castels, ils comptaient se rincer le gosier en abondance à leurs meilleures barriques et faire ripaille, manger poulardes et chapons, pâtés et grasses cochonnailles, mais point de frites hélas, car Parmentier n'avait pas encore inventé la pomme de terre, ce qui était bien triste en ces temps-là, où parfois sévissaient de longues et cruelles famines. Toutefois, la prévôté du canton et ses gens d'armes

# Conte médiéval I

C'était il y a longtemps, longtemps, vingt années avaient passé depuis l'an mille, l'année de la grande peur ! En ces temps-là, il n'y avait encore point de cathédrales. Le pays travaillait dur, mais un grand nombre de produits venaient de chez les Mongols, où de grands ateliers de tisserands produisaient des étoffes, que l'on transportait en Arabie où les Sarrasins en faisaient des chemises et des braies. Les marchandises étaient portées pendant des mois par de longues caravanes de dromadaires qui traversaient les steppes désolées de l'Asie centrale. Ces produits étaient souvent de piètre qualité, mais les Mongols répondaient qu'il ne fallait pas chinoiser pour si peu. Des carrioles aussi étaient fabriquées dans l'Empire du Milieu, puis transportées sur les mers par d'énormes vaisseaux. Au royaume des Francs, le travail se faisait rare...

Des marchands annoncèrent un jour qu'en ces contrées d'Asie, une étrange maladie était apparue. Partie d'un marché aux poissons, où l'on vendait aussi des souris volantes et des pangolins, des milliers de paysans étaient atteints par cette fièvre sournoise qui les couchait les uns après les autres. Certains en mouraient et il y avait tant de malades que l'empereur ordonna de construire promptement de nouveaux hospices pour les accueillir. Le mal se répandait et anéantissait tout le monde sur son passage, les gueux comme les seigneurs. Les Mongols disaient qu'un dragon aussi monstrueux qu'invisible avait envahi cités et villages et qu'il dévorait ceux qui osaient s'aventurer dehors. Il n'y eut bientôt plus personne dans les rizières, chacun restant en son logis pour se protéger de cette fureur céleste.

Des Francs qui avaient émigré pour faire commerce en ces lointaines contrées appelèrent bientôt à l'aide. Ils voulaient tous rentrer en leur royaume pour fuir ce funeste mal. Mais l'aéroplane n'ayant pas encore été inventé, il leur faudrait voguer longtemps sur les mers. Leur Roy les entendit et manda de preux chevaliers les quérir en cet empire maudit. Bientôt, des vaisseaux se mirent en marche sur les mers, et des milliers de Francs prirent le chemin du retour. Mais quand ils arrivèrent, d'aucuns ne voulaient point approcher ces manants qui, disaient-ils, portaient en leur corps toutes les fureurs du ciel. On les parqua donc en quelques chaumières à l'écart, protégeant ainsi le bon peuple. Cependant, par-delà les montagnes, le mal rôdait déjà dans les contrées voisines. Les Lombards, qui commerçaient fortement avec les Mongols, car fort friands de pâtes et nouilles chinoises, furent les premiers touchés et la mort se répandait dans les bourgades avec une fulgurante rapidité. Puis ce fut la cité des Doges et le Piémont qui furent atteints.